Horton, Mark & Middleton, John. – *The Swahili. The Social Landscape of a Mercantile Society*. Oxford-Malden, MA, Blackwell Publishers, 2000, 282 p., index, bibl. (« The Peoples of Africa »).

Marie-Aude Fouéré

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1549>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.1549

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

ISBN : 978-2-7132-1811-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Marie-Aude Fouéré, « Horton, Mark & Middleton, John. – *The Swahili. The Social Landscape of a Mercantile Society*. Oxford-Malden, MA, Blackwell Publishers, 2000, 282 p., index, bibl. (« The Peoples of Africa »). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 172 | 2003, mis en ligne le 02 mars 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.1549>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Horton, Mark & Middleton, John. –
*The Swahili. The Social Landscape of a
Mercantile Society*. Oxford-Malden,
MA, Blackwell Publishers, 2000,
282 p., index, bibl. (« The Peoples of
Africa »).

Marie-Aude Fouéré

- 1 L'ouvrage que nous livrent deux chercheurs bien connus de tous ceux qui travaillent sur l'Afrique de l'Est, John Middleton et Mark Horton, est à replacer dans le contexte des nombreux débats qui se sont enchaînés autour de la question de l'identité et de l'origine des groupes swahiliphones de la côte d'Afrique orientale. Les auteurs ajoutent leur contribution à la longue liste des études swahili devenues classiques, comme celle de H. N. Chittick, de Freeman-Greenville, de A. I. Salim, de F. Cooper¹ et, plus près de nous, de F. Le Guennec-Coppens et F. Constantin². Contrairement à la majorité de ces oeuvres, qui traitent d'aspects spécifiques à des époques délimitées, le présent ouvrage se propose de couvrir toutes les périodes historiques, des origines à nos jours, et s'attelle à la présentation d'un vaste ensemble des traits politiques, économiques et socio-culturels caractéristiques du monde swahili. M. Horton fut, avec Chittick, un des précurseurs d'une vision renouvelée des origines géographiques des populations swahiliphones, à partir de l'étude archéologique des villes musulmanes (*stone town*)³. Quant à J. Middleton, il a largement écrit sur de nombreuses populations d'Afrique de l'Est, et a offert au lecteur un ouvrage récent sur le monde swahili, présenté comme une civilisation maritime composée d'agents jouant le rôle d'intermédiaires entre le monde commercial extérieur de l'Océan Indien et de l'Europe, et le monde productif de l'intérieur du continent africain⁴.

- 2 Ce sont ces deux perspectives qui sont reprises dans le présent ouvrage : arguant une absence de travaux généraux et de grande ampleur, malgré un foisonnement d'écrits sur les populations de la côte est-africaine, les auteurs proposent un travail de présentation d'une société enchâssée dès sa naissance dans une « économie-monde », en référence à Fernand Braudel, en s'appuyant sur les dernières découvertes en archéologie et les données de l'histoire et de l'ethnologie. Le rapprochement entre archéologie et ethnologie, parce qu'il permet de combiner étude du long-terme et étude du court-terme, travail à grande échelle et observation détaillée, leur semble adéquat pour donner une vue au plus proche du monde swahili. S'affirmant contre l'ensemble des études eurocentrées, pour lesquelles l'histoire s'écrit du point de vue des voyages, des découvertes et des implantations des Européens et regroupe les autres sociétés dans un ensemble vague nommé périphérie, ils prônent un travail swahili-centré qui place au coeur de l'étude les pratiques économiques et sociales du groupe étudié et les relations qu'il entretient avec les autres groupes. Dans cette perspective, la trame principale de l'étude de la société swahili est ce qui constitue selon eux son unité : le commerce. Composée de marchands urbains jouant le rôle d'intermédiaires entre le centre de l'Afrique, où sont prélevées les matières premières (principalement ivoire, or, peaux, bois, produits agricoles) puis la main-d'oeuvre esclave, et les pays étrangers demandeurs de ces marchandises, ceux d'Arabie, d'Asie puis d'Europe et d'Amérique du Nord, la société swahili serait au centre d'un système commercial déployé en réseaux qui aurait été l'interface, le connecteur entre des sociétés auparavant isolées. À ce caractère fondateur de la société swahili s'ajoutent des traits culturels marquants, tels une langue, le kiswahili, l'existence d'une littérature et d'une poésie écrite, une architecture particulière de la ville, des tombes et des mosquées, l'adoption de l'islam, des structures sociales complexes, etc. qui permettraient d'attester de l'unité des populations s'étalant sur la côte et les îles côtières d'Afrique de l'Est, du sud de la Somalie au Nord du Mozambique, malgré des variations historiques et géographiques, et des dissensions internes.
- 3 Les auteurs offrent une vue d'ensemble précise et très bien documentée des populations de la côte est-africaine, qui met en lumière le rôle central des activités économiques dans le façonnement des identités. L'ensemble des points présentés dès l'introduction et réaffirmés dans le premier chapitre, constitue l'armature de l'ouvrage, divisé en huit autres chapitres, des origines (chap. 2) aux représentations symboliques (chap. 9). Dans le second chapitre, les origines des populations swahili sont discutées à partir des données de l'archéologie et de la linguistique. D'abord agriculteurs, les groupes ayant migré vers la côte se seraient spécialisés dans la pêche et dans un commerce maritime encore réduit. Vers l'an 1000, cette spécialisation vers le commerce, conjuguée à une urbanisation croissante, aurait donné naissance à la civilisation swahili. Cette présentation des migrations des populations swahiliphones et de la formation d'une société est largement admise depuis les années 1980, en opposition aux précédentes hypothèses d'une origine somalienne, en provenance de « Shungwaya », mais aussi en opposition à l'idée que la société swahili serait avant tout une société « créole », c'est-à-dire une société résultant de la rencontre et des mariages entre migrants arabes et populations autochtones⁵. Le troisième chapitre se penche sur la question de l'adoption de l'islam, que les auteurs place aux environs du VIII^e siècle, à la suite des premiers contacts avec l'Arabie et des premières implantations de communautés musulmanes sur la côte. L'islam s'avère être un trait marquant dans la constitution de l'identité swahili, qui se construit dans l'opposition avec les populations

africaines non musulmanes. L'histoire des échanges effectués grâce aux membres de la société swahili, intermédiaires entre les ressources du continent africain et les demandes des pays étrangers, est retracée dans le quatrième chapitre, du point de vue des contacts avec les pays étrangers d'Arabie, d'Asie et d'Europe. Ce commerce, soutenu avant tout par les demandes en ivoire et esclaves, serait difficilement resté aux mains des membres bien placés de la société swahili dès la venue des Portugais à la fin du xv^e siècle puis avec les Arabes d'Oman qui les supplantent largement. Le cinquième chapitre continue cette analyse en se focalisant non plus sur les relations avec les pays étrangers mais sur les liens entretenus avec les sociétés de l'intérieur du continent africain, en particulier de la Tanzanie et du Kenya actuels. Ces liens, d'abord noués sur un mode informel sous la forme clients-patrons, se seraient transformés au xix^e siècle, avec le développement du commerce caravanier, en relations contractuelles formelles. Les chapitres suivants se penchent sur les caractéristiques internes à la société swahili qui la distingueraient des autres sociétés. L'organisation spatiale urbaine et l'architecture des maisons sont discutées dans le sixième chapitre. Le rôle essentiel de cette organisation est mise en évidence dans l'usage d'un vocabulaire spatial pour parler des relations sociales. Ces relations sociales, détaillées dans le chapitre sept, seraient principalement pensées en termes généalogiques et en termes hiérarchiques, entre clans, sous-clans et lignages, mais aussi entre ceux qui déclarent des origines arabes ou persiques, les *waungwana*, et les autres. Cette hiérarchie refléterait des différences de richesses et de pouvoir. Des stratégies seraient toutefois mises en oeuvre dans le traitement de ces généalogies afin d'acquérir du pouvoir symbolique suffisant pour faire partir des classes à prestige placées en haut de la hiérarchie sociale. Dans le chapitre huit, les modes de gouvernements sont présentés : aucune structure de pouvoir sur l'ensemble de la côte ne serait venue unifier, sur le plan politique, les différents gouvernants des villes, lesquels auraient été plus les détenteurs d'un pouvoir symbolique et représentatif que d'un pouvoir de décision. Ceci explique en partie les raisons pour lesquelles autant les Swahili que les Arabes d'Oman, se seraient fait supplanter par les arrivants européens, et les difficultés pour mettre en lumière avec aisance les mécanismes et les agents de décisions dans le cadre de pouvoirs multicentrés⁴. Enfin, les auteurs traitent dans le neuvième chapitre de certaines des représentations symboliques propres à la société swahili. La « civilisation » (« *ustaarabu* ») – terme qui transmet l'idée d'une implantation géographique sur un temps long – et « l'urbanité » (« *utamaduni* ») seraient des concepts fondateurs de l'identité swahili, en opposition à la « barbarie » (« *ushenzi* »), pensée comme non-appartenance à la communauté musulmane. La connaissance de la parole du prophète et la recherche de la pureté dans le comportement, en particulier celui des femmes, seraient des valeurs de références dans le maintien de l'ordre social.

- 4 Les points abordés dans cet ouvrage, à partir des travaux de terrain des auteurs, prennent pleinement en considération les débats récents sur l'origine et l'identité des populations swahiliphones. Toutefois, les auteurs semblent parfois balancer entre deux perspectives dans la présentation de ces populations. Selon la première de ces perspectives, l'ensemble des groupes de la côte constituerait une entité continue au cours des deux mille ans présentés par les auteurs, la civilisation swahili, qui, malgré les changements qui se sont opérés dans les domaines économiques, sociaux et politiques, posséderait des structures sous-jacentes qui n'auraient que peu varié au fil des siècles, telle la participation à des activités commerciales de médiation. L'autre perspective met en exergue le caractère composite des populations swahili, l'idée que le

terme swahili est un label unificateur qui masque les stratégies d'adoption et de rejet d'une identité construite par opposition aux groupes non côtiers, non musulmans et immigrés. L'attribution de la désignation « swahili » est analysée comme enjeu entre supposés premiers arrivants (les descendants des immigrants du I^{er} millénaire) et vagues plus tardives (les Arabes omanais de la fin du XVII^e siècle, les Arabes hadramoutes de la fin du XIX^e siècle) ; entre ceux d'origine arabe et ceux d'origine africaine (les populations pokomo, mijikenda, digo, etc.) et d'origine indienne (les communautés ismaélienne et bohora, les Goanais, qui bien qu'arrivés dès le XV^e siècle ne sont pas reconnus et ne se reconnaissent pas comme swahili). Dans ce cadre d'analyse dynamique, les caractères internes définissant la société sont alors perçus moins en termes de structures qu'en termes de pouvoir et de négociation. Au fil de la lecture de l'ouvrage, il apparaît nettement que c'est ce second mode d'approche des populations swahiliphones de la côte est-africaine qui prend le dessus, et que l'identité des membres de la société présentée par J. Middleton et M. Horton est appréhendée d'un point de vue constructiviste. Il n'en reste pas moins que les auteurs se réfèrent souvent aux « vrais » swahili, c'est-à-dire aux membres de lignages de haut rang, les *waungwana*, et qu'un flottement se fait ressentir entre une définition que ces groupes dominants de fort prestige social et de pouvoir économique donne de l'identité swahili et à laquelle se réfèrent les auteurs, et une caractérisation de cette identité en termes de pluralité, de fluidité et de perméabilité.

- 5 On regrette en outre que l'étude, lorsqu'elle en vient à la présentation des structures sociales, laisse de côté la dynamique sociale et historique. Tout en mettant justement l'accent sur les stratégies d'accès à l'identité swahili (mariage, accession au pouvoir économique, prétendues origines arabes ou perses, fidélité à l'islam), elle propose par moments des analyses de type fonctionnaliste qui rendent l'ensemble hétéroclite. Une prise en compte des recherches ethnologiques actuelles sur le pouvoir et l'autorité parmi les populations swahiliphones, sur leur enchâssement dans des États aux politiques différentes, sur la diversité des allégeances religieuses (sunnites, chi'ites ismaéliens ou ithnaashari, ahmadiyya, ba'hai chez les musulmans ; chrétiens ; hindous), sur la variété des structures socio-économiques, etc. aurait sans doute permis d'offrir au lecteur une vision encore plus globale, comme le promettait l'entreprise des auteurs, des groupes swahiliphones de la côte d'Afrique orientale.

NOTES

1. Entre autres : H. N. Chittick, *Kilwa. An Islamic Trading City on the East African Coast* (2 vol.), Nairobi, British Institute in Eastern Africa, 1974 ; G. S. P. Freeman-Greenville, *The French at Kilwa Island*, Oxford, Clarendon Press, 1966 ; G. S. P. Freeman-Greenville, *The Mombassa Rising Against the Portuguese, 1631, From Sworn Evidence*, London : British Academy and Oxford University Press, 1980 ; A. I. Salim, *The Swahili-Speaking Peoples of the Kenya's Coast, 1895-1945*, Nairobi, East African Publishing House, 1973 ; F. Cooper, *Plantation Slavery on the East Coast of Africa*, New Haven, Yale University Press, 1977.

2. F. Constantin, « Social Stratification on the Swahili coast : from Race to Class », *Africa*, 59 (2), 1989, pp. 145-160 ; F. Le Guennec-Coppens & P. Caplan (dir.), *Les Swahili entre Afrique et Arabie*, Paris, Karthala, 1991 ; F. Le Guennec-Coppens & D. Parkin (dir.), *Autorité et pouvoir chez les Swahili*, Paris, Karthala, 1998.
3. M. C. Horton, *Shanga. The Archaeology of a Muslim Trading Community on the Coast of East Africa*, London, British Institute in Eastern Africa, 1996.
4. J. Middleton, *The World of the Swahili*, New Haven and London, Yale University Press, 1992.
5. T. Spear, « Early Swahili Reconsidered », *International Journal of African Historical Studies*, 33 (2), 1996, Boston, African Studies Center.
6. F. Constantin, « Pouvoir et autorité : des concepts aux pratiques côtières est-africaines », in F. Le Guennec-Coppens, & D. Parkin (dir.), *Pouvoir et autorité chez les Swahili...*, *op. cit.* : 21-40.